

L'ŒIL DU LOUP

par Guy Robert

– « Jeanne, Margot ! Venez boire votre lait ! »

Les petites filles s'avancèrent dans le cercle de la lampe et s'assirent côte à côte sur le vieux banc de bois. Les volets avaient été repoussés, mais la nuit noircissait encore les fenêtres en ce matin de décembre. A voir les jolis dessins du givre sur les vitres, on devinait que la journée serait aussi froide que les précédentes. La neige ne tombait plus, mais elle avait recouvert tout le paysage, depuis les collines ondulantes à l'horizon, jusqu'aux taillis qui clôturaient la cour, devant la maison. Une couche épaisse, silencieuse, et dont l'étrange lueur éclairait doucement les poutres dans l'ombre du plafond. Grand-Mère Julie rajusta son fichu noir sur ses épaules.

– « Dépêchez-vous, mes enfants, il y a école aujourd'hui. »

Jeanne, l'aînée, et Margot, la cadette, tendirent leurs petites mains vers les grands bols qui fumaient sur la table. Le lait était bien chaud, il brûlait presque la langue. Une large tartine de pain était posée sur la table. C'était du gros pain, croustillant, que Grand-Père était allé chercher il y a deux jours au village, après la messe, et que l'on faisait tiédir devant la cheminée pour l'attendrir. Grand-Mère se dirigea vers le fond de la pièce. Un calendrier journalier était accroché au mur ; elle en arracha la feuille de la veille pour dévoiler celle d'aujourd'hui : « 17 décembre 1907 ». Dans une semaine, ce

serait Noël. « Pourvu que cette maudite neige n'empêche pas les enfants de venir ».

Et pendant que les petites finissaient leur tartine, Grand-Mère Julie rêvait en regardant la neige et la nuit.

C'est que les hivers étaient rigoureux par ici. Grand-Mère et Grand-Père élevaient leurs petites filles dans ce joli petit coin de Nièvre où ils avaient leur ferme, une petite exploitation avec quelques moutons, une vache, des poules et une vigne. Le Grand-Père se louait dans les fermes d'alentour pour améliorer l'ordinaire. Les parents des petites filles restaient à Paris. Ils venaient plusieurs fois dans l'année, par le train. La gare était à deux kilomètres, mais avec cette neige, cette fois-ci, ce serait une autre affaire. Grand-Mère soupira. Quand reverrait-elle sa fille et son gendre, s'ils ne venaient pas à Noël ? Au printemps, peut-être. Paris était si loin, et le temps passait si vite.

Par la fenêtre, elle vit Grand-Père se diriger vers la bergerie, les pieds traînant lourdement dans la neige épaisse. C'est qu'on se fait vieux, pensa-t-elle, et les petites qui ne connaissent même pas Paris. Sûr, faudrait qu'on y monte, un jour... Mais le Grand-Père disait toujours que ça le méritait pas. Pourtant lui aussi, il devait être curieux de voir où vivait sa fille, sans se l'avouer. De grands et beaux immeubles en briques, paraît-il, ouvrant leurs fenêtres sur de larges avenues pleines d'arbres où trottaient d'élégantes voitures à cheval. C'est vrai qu'on en avait aussi des chevaux et des arbres, ici. Et l'été, c'était si agréable à la ferme, même si les journées étaient alors bien remplies.

L'horloge sonna un coup. « Mon Dieu ! La demie de sept heures, déjà ! » soupira-t-elle en jetant un regard rapide vers l'horloge. Ah ! Cette horloge ! C'était une « comtoise », toute brillante avec son cadran doré, ses panneaux décorés de fleurs et son large verre derrière lequel jouait le reflet d'or du balancier. Une merveille et toute une histoire...

Il y a plus de trente ans maintenant, quand Grand-Mère Julie avait accouché de sa fille, elle était partie à Paris, comme beaucoup de nivernaises, faire « nourrice sur lieu ». Elle, elle connaissait la capitale, enfin pour ce qu'elle en avait vu, car elle n'avait pas eu le loisir de se promener beaucoup durant les quelques mois qu'avait duré son engagement. Un matin, elle était arrivée avec sa valise à la Gare de Lyon. Une bonne l'attendait sur le quai. Une voiture avec un cheval gris et un domestique tout de noir vêtu l'avait emmenée du côté du Boulevard Saint-Germain, encore en travaux à l'époque, dans un hôtel particulier où ses patrons l'attendaient. Des gens charmants et un bébé rouge de colère qui but avidement, jour après jour, son bon lait de nourrice.

Quand un an et demi plus tard Julie quitta Paris pour revenir au pays, outre ses gages, elle reçut en remerciement de ses services une magnifique montre à gousset, en or.

De retour chez les siens, la montre fut glissée dans un tiroir. Que faire d'un pareil bijou dans une ferme, se disait-elle. Avec les travaux des champs, les bêtes à s'occuper, la pluie, la boue, la poussière, une montre aussi belle et précieuse que celle-là n'avait pas sa place. C'est bon pour les messieurs-dames de la ville qui n'ont pas de soleil pour savoir l'heure. Puis une idée lui vint. Le jour du marché, elle se rendit à pied à la ville voisine, la montre dans sa poche de tablier. Sept kilomètres sous le soleil. Arrivée au bourg, elle

traverse la place d'un pas alerte, à peine essoufflée de sa longue marche, et entre directement chez l'horloger. Sur le comptoir, elle pose la montre qu'elle avait précautionneusement emballée dans un mouchoir de son homme.

– « Combien vous me donneriez pour cette montre ? »

L'horloger se visse une loupe sur l'œil et inspecte silencieusement la merveille.

– « Je peux vous l'échanger contre une horloge. »

Et c'est ainsi que la comtoise était entrée dans la maison quelques semaines plus tard, apportée sur un chariot et mise en place contre le mur, mur dont elle n'avait plus bougé depuis. Julie avait sagement troqué l'heure individuelle et luxueuse contre l'heure collective et rurale. Toute la maisonnée, avec respect, s'était alors réglée sur le tic-tac devenu vite familier et sur les sonneries impératives et répétées de l'horloge : elle annonçait deux fois l'heure (les vingt-quatre coups de midi) et une fois la demie de chaque heure ! Un vrai concert. Tout le village avait défilé pour la voir et l'entendre. Même aujourd'hui, c'était encore une curiosité et cela flattait Grand-Mère quand un voisin, venu donner un coup de main et prenant son café à la grande table, levait les yeux vers le beau cadran verni et lui disait : « Vous avez là une bien belle affaire ». La Julie se rengorgeait alors, toute fière et toute rose, en précisant :

« Oh ! vous savez, c'est qu'une horloge, mon pauvre Armand . »

On entendit racler à la porte. « C'est Grand-Père » dit Margot. Debout depuis cinq heures du matin, après s'être occupé des bêtes, il venait avec son chien prendre un peu de chaleur près de la cheminée et casser une petite croûte.

Grand-Mère émergea de sa rêverie et tapa dans ses mains. « Allez, allez les filles, allez vite vous préparer, c'est l'heure ! »

Après avoir frappé ses sabots gainés de neige contre le seuil, Grand-Père, le chien sur les talons, s'avança vers la cheminée en soufflant sur ses doigts. « Couvrez-vous, ça gèle fort, ce matin. » Comme une envolée de moineaux, les filles quittèrent la table, laissant les bols vides au milieu de quelques miettes. Puis, aussitôt revêtues de leur gros manteau, de leur fichu de laine et de leurs moufles, elles s'harnachèrent chacune de leur cartable, une sorte de gibecière qu'on portait sur le dos à l'aide de sangles en cuir, et ouvrirent la porte, l'aînée en tête.

« Et votre bûche, vous oubliez votre bûche ! » alerta Grand-Père en se détournant du feu. C'est que chaque enfant devait participer au chauffage de la classe. Margot, trop petite, en était encore dispensée. C'est donc Jeanne, sa grande sœur, qui charriait la bûche quotidienne sous son bras. Oh, elle n'était pas bien grosse, la bûche. C'était davantage symbolique qu'autre chose, l'école ayant fait de son côté des provisions de bois de chauffage. Mais c'était la tradition.

– « Tu me la passeras, dans la descente, murmura Margot, pour qu'on la fasse rouler jusqu'en bas ? » Jeanne eut un petit sourire qui disait oui.

– « Et vous traînez pas en route, rappela Grand-Mère. Avec ce temps, on sait jamais ce qu'on peut rencontrer... »

– « Va pas leur faire peur avec tes loups ! » interrompit Grand-Père en retirant la cafetière du feu.

Tout le monde savait que c'était la marotte de Grand-Mère Julie, les loups. On n'en trouvait plus guère par ici, depuis qu'on leur avait fait une chasse terrible au siècle dernier. Ou alors de pauvres loups décharnés, affaiblis, trop malades pour être hardis, trop solitaires pour être dangereux. Plutôt des chiens redevenus sauvages que de vrais loups. Mais Julie n'en démordait pas, c'était le cas de le dire. Elle se rappelait son enfance quand, l'hiver venu, on ne se déplaçait plus qu'en charrette, par précaution. Et s'il fallait, Dieu nous protège, traverser un bois, on prenait ses sabots et on les frappait l'un contre l'autre pour faire fuir d'éventuelles bêtes fauves. A force de colporter ces histoires tout le monde était persuadé que cela s'était passé hier, et non il y a plus de quarante ans ! Jeanne et Margot adoraient que Grand-Mère leur raconte ses années de jeunesse, les loups y compris. Car il était délicieux d'avoir peur, au coin de l'âtre, sur les genoux de Grand-Mère, quand tombait la neige et que craquait le feu. De là à rencontrer des loups, des vrais, de nos jours...

— « On est au 20^{ème} siècle, nom d'un chien ! », tempêta Grand-Père. S'interrogeant de savoir si le juron le concernait ou non, le chien leva un œil vers son maître puis, rassuré, repartit dans ses songes.

— « Oui, mais faites attention tout de même », insista Grand-Mère Julie.

Et les deux petites filles franchirent le seuil en riant.

-0-

Après la chaleur de la maison, l'air du dehors paraissait glacial. Le gel détaillait chaque branche, chaque brindille, comme un dessin, merveilleux de précision. Jeanne et Margot, à grandes enjambées, gagnèrent la route. Ici, la neige s'était tassée avec le vent. Les galoches résonnaient sur le sol, et c'est en tapant du pied pour réveiller l'écho des vieux murs qu'elles sortirent du hameau.

Il faisait encore nuit, mais la blancheur de la neige éclairait le chemin. Jusqu'à l'école du petit bourg, il y avait environ deux kilomètres. Ce n'était pas loin, en été et pour des grandes personnes, mais en hiver et avec des petites jambes, « c'était une autre paire de manches » comme aurait dit Grand-Mère. En quittant la maison, on prenait le chemin qui sortait du village, ensuite c'était la descente vers la rivière, le pont, puis on longeait un petit bois, la grand route et enfin le bourg. Un trajet d'une demi-heure à trois quart d'heure, si l'on marchait d'un bon pas. Mais il y avait tant de choses à voir et à découvrir en route... Au passage des gamines, de lourds oiseaux encore endormis prenaient leur vol, faisant choir des branches une poussière de neige et de glace.

« Oh ! regarde le ruisseau ! » C'est Jeanne qui s'exclamait, montrant la petite source, à la sortie du village, qui avait gelé dans la descente. Un vrai miroir. Elles posèrent bûche et cartable dans l'herbe qui pointait ses piquants givrés comme un hérisson, et se lancèrent tour à tour sur cette patinoire providentielle. Les galoches glissaient en crissant sur la glace. On descendait vite, puis on remontait tant bien que mal. Quelques allers et retours et quelques chutes plus tard, il fallut toutefois reprendre la route. Tout là-bas, sur l'horizon, derrière les forêts et les brumes, l'aube pointait timidement son nez rouge.

– « Pour Noël, j'ai demandé une poupée. »

– « Je sais » répondit Jeanne, la grande, pour qui la magie de Noël n'était plus un mystère, pensant par devers elle que c'est leur mère qui apporterait de Paris le cadeau tant convoité. Et peut-être aussi la belle encyclopédie pleine d'images en couleurs qu'elle-même espérait.

Comme si elle avait entendu les pensées de sa sœur, Margot ajouta :

– « J'espère que Maman viendra malgré la neige... »

– « Mais oui, répondit Jeanne, les trains sont modernes et se faufilent partout maintenant. » Précisant doctement, comme un professeur à son élève : « Et puis la vapeur, ça fait fondre la neige, sais-tu ? ». Margot s'arrêta sur le bord de la route et fronça les sourcils, comme pour mieux réfléchir.

– « Alors, on ira attendre Maman et Papa à la gare ? »

– « Bien sûr ! »

Car c'était à chaque fois une fête que de se rendre à la petite gare de campagne, pour l'arrivée du train de Paris. Perdue au milieu des champs, à la croisée de deux routes, la gare desservait plusieurs gros villages, mais il y avait deux kilomètres pour s'y rendre depuis la maison de Grand-Mère. Il fallait donc atteler une carriole ou, comme Grand-Père, se lester d'une brouette pour transporter les bagages. Ah ! l'attente sur le quai ! Il y avait un train par jour. On le guettait longuement car, par précaution, Grand-Mère et Grand-Père étaient toujours en avance d'une bonne demi-heure sur l'horaire officiel des Chemins de Fer. A cette occasion, Grand-Père, pour l'amusement de tous, citait volontiers l'adage selon lequel « le train, c'est pas comme le café, on le prend pas quand il est passé ! »

Sur le quai, il y avait, comme dans toutes les gares, trois types de personnes : les vrais voyageurs, ceux qui partaient ; ceux qui les

accompagnèrent et qui restaient ; enfin ceux qui attendaient les nouveaux arrivants et qui repartiraient avec eux. Ces groupes se distinguaient facilement les uns des autres par leurs attitudes, leurs paroles, leurs gestes.

Les « partants » avaient dans le regard la fébrilité anxieuse du voyageur qui s'élançait vers l'inconnu. Mais afin de paraître plus hardis qu'ils ne l'étaient vraiment, ils s'appliquaient à parler haut de choses insignifiantes, en plaisantant. A tout instant, ils tâtaient leurs poches, s'assurant qu'ils n'avaient pas perdu leur billet de chemin de fer. Du coin de l'œil, ils contrôlaient que toutes leurs valises, baluchons et paquets divers fussent bien rassemblés autour d'eux. A cette tâche, répétée une bonne demi-douzaine de fois avant l'arrivée du train, les aidaient leurs « accompagnants ».

Moins exubérants, ceux-ci affichaient la figure modeste de celui qui reste dans l'ombre. Et s'ils s'inquiétaient, c'était pour d'autres raisons qu'un bagage égaré, tenant davantage à cet inconnu, là, qui guettait leurs proches, au bout des rails, à cette séparation qui doucement, sans qu'on y prenne garde, s'avancât vers eux, au rythme d'un train qu'on ne voyait pas encore mais qu'on savait approcher.

Enfin, il y avait les « accueillants ». Eux, ils venaient en famille attendre un ami, un mari, une tante, un soldat. Ils ne se mélangeaient pas aux partants. Ils demeuraient tranquillement dans leur coin, l'œil rivé sur la courbe de la voie, là-bas, d'où devait surgir le convoi, ou sur la pendule blanche de la gare, aux aiguilles si paresseuses qu'on aurait pu la croire arrêtée. Ils ne voulaient surtout pas entendre parler de voyage ; leur joie c'était justement que le voyage prenne fin ici et qu'ils retrouvent ceux qu'ils aimaient. Ils n'en étaient pas moins anxieux. Le train n'a-t-il pas de retard ? N'ont-ils pas « attrapé accident » ? ou simplement raté le départ ? Toutes ces questions, Grand-Mère

Julie se les posait en attendant sa fille et son gendre. Et le Grand-Père de tonner : « Mais va pas te retourner les sangs pour ça : les trains, c'est comme les rhumatismes, y finiront bien toujours par arriver. »

Jeanne et Margot, quant à elles, scrutaient l'horizon de leur jeune regard. C'est qu'elles voulaient être les premières à l'annoncer, ce fameux train. Et soudain elles s'écriaient d'une seule voix : « Le v'la ! » Un mince filet de fumée noire montait derrière les bois. En tendant l'oreille, et si le vent était propice, on percevait le « tchoum-tchoum », comme disait Margot, de la machine. Tout allait alors très vite, un vent de folie semblant souffler sur le quai. On se bousculait, on s'appelait, on s'embrassait, on pleurait. Des bagages étaient renversés, des valises brusquement s'égarèrent alors qu'on les avait à l'œil depuis toujours. Enfin, dans un chant de ferraille et un tourbillon de vapeur, le train entra en gare au ralenti, superbe et menaçant. Oui, c'était un joli spectacle...

— « C'est beau, les trains », dit Margot rêveusement, comme pour résumer sa pensée. Ajustant d'un coup d'épaule aguerris leur cartable sur leur dos et traînant des galoches dans la neige, elles reprirent gaillardement la route.

Elles passaient le pont sur la petite rivière toute enrubannée de brume quand elles l'entendirent pour la première fois. Comme un souffle lointain, un cri prolongé et étouffé.

— « C'est quoi ? » demanda Margot, en se rapprochant de Jeanne.

— « ... le vent... je crois »

L'hésitation qu'elle perçut dans la voix de sa sœur ne la rassura pas.

– « Allez, décida Jeanne, on y va et on traîne plus ! »

Margot ne se le fit pas répéter deux fois. Réajustant son fichu, elle se hâta de toutes ses petites jambes derrière sa sœur, faisant sonner la glace sous ses pas. Il y eut encore un hululement sur leur droite, là où commençaient les bois. Puis plus rien. Rien que le silence de la neige. Quelques flocons s'étaient mis à voler autour d'elles, papillons blancs tombant au ralenti.

Elles abordaient maintenant la partie la plus difficile du trajet. Un bout de sentier étroit et tortueux coupait à travers champs vers la grand route. C'était un raccourci que tout le monde ici empruntait. Mais ce matin, à part les deux petites filles qui s'y faufilèrent, il n'y avait âme qui vive.

La forêt, sombre et profonde, poussait ses dernières futaies à quelques dizaines de mètres du sentier, sur la droite, à flanc de colline. La pente était raide, et on avait l'impression que les arbres, saisis d'une vie soudaine, allaient brusquement la dévaler. C'est Margot qui l'aperçut la première, en tournant la tête : à l'orée du bois, entre deux arbres, un œil jaune les regardait.

– « Un loup, c'est un loup ! » dit Jeanne dans un souffle. Comme souvent lorsqu'elle observait quelque chose avec attention, elle avait mis sa main en visière au-dessus des yeux. Cela lui donnait l'apparence d'un vieux capitaine autoritaire sur la passerelle de son navire ou d'un indien sur le sentier de la guerre et faisait rire habituellement sa sœur. Mais ce matin, ce n'était plus un jeu.

– « Vite, on se presse, et ne regarde pas derrière ! »

La neige était épaisse dans le sentier et entravait la marche ; par endroits, des congères s'étaient formées avec le vent et les fillettes parfois perdaient la trace du chemin. Quand elles jetèrent à nouveau un coup d'œil vers les bois, elles s'aperçurent, à leur grande frayeur, que le loup les avait suivies. On voyait flotter son œil rond et menaçant au-dessus des buissons, comme en embuscade, attendant le moment ou le lieu propices pour se jeter sur elles.

La route était encore loin. Si elles y arrivaient, elles étaient sauvées, car là-bas, c'était l'entrée du bourg, l'église, les gens. L'école. Elles n'avaient jamais eu si hâte d'y être enfermées, à l'abri enfin. Mais pour cela, il fallait gagner le loup de vitesse et passer la forêt avant lui.

– « Viens, Margot, on traverse ! »

Jeanne avait décidé de passer la rivière et de couper à travers champ pour rejoindre le bourg. Les loups n'aiment pas l'eau.

– « Il sait peut-être nager, celui-là » fit remarquer Margot, essoufflée.

– « Aucun loup ne sait nager », répondit Jeanne, péremptoire, sans être tout à fait sûre, au fond d'elle-même, de ce qu'elle affirmait. « Et celui-là pas plus que les autres. Allez, on y va ! »

Afin d'être plus légère, Jeanne envoya rouler sa bûche dans les fourrés puis chacune retirant ses galoches et relevant ses cotillons, elles s'engagèrent dans le ruisseau. L'eau était peu profonde et ralentie par la glace, mais comme elle était froide ! Jeanne en avait à mi-mollet, mais Margot presque jusqu'aux genoux.

– « Te retourne pas, Margot ! Regarde plutôt où tu mets les pieds ! »

Mais c'était plus fort qu'elles : toutes deux avaient regardé vers les bois et vu le loup bouger puis s'avancer entre les branches basses, comme s'il s'était décidé à les suivre.

Bientôt, elles abordent la rive et, les chaussures remises et les cotillons baissés, s'élancent dans le pré, jusqu'à la route. Leur haleine fait un nuage devant leur bouche, un peu comme le train à vapeur de Paris. Ignorant le loup qui, elle l'entendent, accoure sur leurs talons, elles débouchent à toute vitesse sur la grand route et entrent dans le bourg, galoches claquantes, en criant à tue-tête.

-o-

Les deux gendarmes sortirent de la forêt et s'arrêtèrent près du dernier arbre, regardant le village, en contrebas. Les cloches sonnaient huit heures.

– « Hé, il commence à faire jour », dit le premier.

– « C'est bien vrai. Y'a plus besoin de ça », dit le second. Et il posa sur le sol gelé sa lanterne encore allumée qui, dans l'ombre de la forêt, dardait son rayon, jaune et rond, comme un œil.

-o-O-o-

o

Guy Robert, 21 janvier 2012